Jean-Michel Chaumont, *Survivre à tout prix ? Essai sur l'honneur, la résistance et le salut de nos âmes*

Paris, La Découverte, 2017, 398 p., bibl.

Rocío Munguía Aguilar

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/32842>

DOI : 10.4000/lhomme.32842

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2018

Pagination : 269-271

ISBN : 978-2-7132-2735-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Rocío Munguía Aguilar, « Jean-Michel Chaumont, *Survivre à tout prix ? Essai sur l'honneur, la résistance et le salut de nos âmes* », *L'Homme* [En ligne], 227-228 | 2018, mis en ligne le 01 octobre 2018, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/32842> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.32842>

Ce document a été généré automatiquement le 8 janvier 2022.

© École des hautes études en sciences sociales

Jean-Michel Chaumont, *Survivre à tout prix ? Essai sur l'honneur, la résistance et le salut de nos âmes*

Paris, La Découverte, 2017, 398 p., bibl.

Rocío Munguía Aguilar

RÉFÉRENCE

Jean-Michel Chaumont, *Survivre à tout prix ? Essai sur l'honneur, la résistance et le salut de nos âmes*, Paris, La Découverte, 2017, 398 p., bibl.

- 1 Trahir ou mourir : tel est le dilemme que Jean-Michel Chaumont met au cœur de son essai, où il livre une riche analyse des actes accomplis par des hommes et des femmes soumis à des violences physiques et psychiques extrêmes. À la suite de Primo Levi, qui invoquait la nécessité de sonder les facettes les plus sombres de l'expérience des victimes pour mieux « défendre nos âmes » dans des épreuves futures (p. 10), l'auteur cherche en effet à comprendre la logique des actes de *trahison* perpétrés dans le cadre de l'expérience concentrationnaire nazie et dans celui des violences sexuelles¹, en même temps que la logique des réactions sociales et morales qu'ils entraînent.
- 2 Dans le premier livre des trois qui composent le volume, Jean-Michel Chaumont s'attache à étudier les blâmes infligés par le Comité central de contrôle (Ccc) du Parti communiste belge (Pcb) aux militants communistes rescapés de la torture, dans le camp de concentration du fort de Breendonk en Belgique. S'appuyant sur les archives du Ccc, et notamment sur les « relations » (rapports-témoignages) des militants rédigées avec une « sincérité désarmante » (p. 37), il propose une typologie de ces rescapés selon leur conduite en détention. L'exposé s'ouvre avec le portrait des « incorruptibles » (chap. I). Cette minorité de résistants, qui refusa tout aveu ou dénonciation, apparaît en effet comme le modèle de la conduite honorable *in extremis*. Or, malgré leur glorification héroïque, Jean-Michel Chaumont ne manque pas de souligner le recours à certaines

ruses qu'ils eurent pour survivre (faux renseignements, manipulation des interrogatoires...), et par lesquelles ils enfreignirent l'injonction de silence complet, prônée par le Parti. La deuxième catégorie – les plus nombreux – est composée de « pénitents » et d'« offensés » (chap. II). Ayant fini par *céder* sous l'emprise de la terreur ou de la douleur, les premiers se distinguent en reconnaissant leurs torts et leurs faiblesses, tout en demandant leur réadmission au Parti (en général accordée après une période de contrition et d'isolement) ; les seconds, niant leur faute, mettent en cause la légitimité de leur sanction et se sentent vexés dans leur honneur. Ce chapitre fait apparaître des facteurs qui participent de la *trahison*, au-delà de la volonté d'auto-préservation : protection des proches, loyauté aux camarades, entre autres. Déchus car ayant « pactisé avec l'ennemi » (p. 94), les « déshonorés » (chap. III) correspondent à une élite dirigeante qui, malgré sa compromission avec le camp adverse, fut épargnée par le Parti afin de préserver le « capital symbolique » qu'elle incarnait (p. 94). Les « dévergondés » (chap. IV), enfin, sont ceux qui, ayant perdu toute honte et pudeur, trahissent de manière réfléchie en recourant à « la pratique du double jeu » (p. 123), voire des « mise[s] en scène macabre[s] » (p. 126), franchissant par-là toute limite éthique et toute directive émise dans le « code du militant illégal »².

- 3 La dégradation, voire l'« anesthésie morale » (p. 241) dont pouvaient faire l'objet les militants sous la torture, se manifestent également dans les camps d'extermination (Livre 2). Si les actes de « déshonneur et dévergondage » (chap. V) prennent de nouvelles formes dans ces contextes (vols, refus de participer à des actions solidaires...), leur jugement et les conditions de rachat sont aussi modifiés – le Ccc fut en effet plus clément avec les rescapés des camps qui, dans la durée, agirent souvent dans l'intérêt du groupe.
- 4 Se rapportant aux résistances collectives dans les camps et les ghettos, Jean-Michel Chaumont met par ailleurs en regard deux comportements face à l'oppression nazie (chap. VI) : d'une part, celui des résistants qui appelèrent à la révolte non pas pour survivre, mais pour « choisir de mourir “noblement” » (p. 185)³ ; d'autre part, celui d'une population qui croyait à ses chances de survie et qui refusa de participer à un soulèvement sans espoir. La « passivité » de cette dernière posture sera par ailleurs à l'origine de nombreuses polémiques, dont celle déclenchée, en 1966, par la parution de *Treblinka*⁴ de Jean-François Steiner (chap. VII). Cet ouvrage, qui justifie la « chute » des juifs (c'est-à-dire leur *trahison*, et notamment celle des *Sonderkommandos*) comme étant « le passage obligé de la rédemption » (p. 203), ouvrait la voie à « une “morale” de la survie tournant le dos à la morale de l'honneur » (p. 198). Dans la continuité de cette « (pseudo) éthique » de la survie (p. 225), pour laquelle la compromission est un impératif à la résistance, la morale de l'honneur se voit discréditée par l'élévation du *Sonderkommando* en héros et martyr (chap. VIII). Malgré les efforts de certains intellectuels – Claude Lanzmann au premier chef – pour justifier les conduites de ces déportés choisis par les nazis pour participer au processus de l'extermination, Jean-Michel Chaumont montre dans quelle mesure leurs actes – même de révolte – étaient régis par leurs intérêts.
- 5 Si la suspicion fut l'une des grandes ombres qui planèrent sur les survivants de la torture et des camps, elle s'est aussi longtemps exercée sur les victimes de viol, suspectées de ne pas avoir suffisamment résisté à leur agresseur (Livre 3). L'« injonction fai[sant] honte à la victime d'avoir – lâchement – eu plus peur de mourir que d'être violée » (p. 274), tout comme le sentiment de culpabilité qui en découle, sont

discutés à la lumière de témoignages⁵ (chap. IX) ; un jugement dont le sociologue entend trouver la trace dans le viol et le suicide de Lucrece (chap. X), qui préféra se donner la mort à une vie de déshonneur. Poursuivant cette généalogie du lien entre viol, survie et honorabilité, Jean-Michel Chaumont met en parallèle les figures marginales du gladiateur et de la prostituée (chap. XI), montrant le rôle déterminant de la misère dans certains choix déshonorants, qui assignent d'emblée le sujet à une condition infamante et dévergondée. Alors que la ruse avait été présentée dans les deux premiers livres comme une « pente glissante », car liée au compromis et à la trahison, son recours dans l'expérience du viol, comme une voie émancipatrice, apparaît plus nuancé (chap. XII). En menant une réflexion sur la manière dont « la réaction sociale originelle a été dévoyée au service de la domination masculine » (p. 312), ce dernier chapitre décrit ainsi l'évolution de l'économie morale du viol et des stratégies de résistance des victimes pour qui la survie n'est désormais plus une honte, mais un honneur.

- 6 À une époque ponctuée par des menaces et des régressions d'ordres politique et moral, ce volume, d'une grande rigueur et honnêteté intellectuelle (voir l'annexe méthodologique), montre l'intérêt, voire l'urgence de réfléchir à la question de la survie en conditions extrêmes pour « éviter le pire » et « sauver nos âmes ». En invitant à « consacrer plus de ressources à l'avènement d'une justice sociale globale » (p. 342), mais aussi à concevoir des « protocoles sacrificiels » préventifs, encadrés par des débats sérieux, Jean-Michel Chaumont contribue ainsi, de manière remarquable, aux reconfigurations contemporaines d'une sociologie de la morale, nécessaire par les temps qui courent.

NOTES

1. En prenant ces sujets d'étude, le sociologue inscrit manifestement son ouvrage dans la continuité de *La Concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance* (Paris, La Découverte, 1997), où il avait mis en regard la double stigmatisation (lâcheté et trahison) dont les victimes de la Shoah et de viol peuvent faire l'objet, et sur laquelle il revient ici partiellement.

2. Établi de manière clandestine par le Parti, ce code dicte les règles à observer en cas de capture (résister à la détention, détruire tout document compromettant, s'efforcer de s'évader, refuser toute collaboration avec l'ennemi, s'interdire l'usage de la ruse...) et témoigne de « l'intransigeance prônée par le Parti » (p. 141).

3. Sur ces appels à défendre le choix de sa mort, cf. aussi le chapitre qu'Elsa Dorlin consacre, dans son récent ouvrage *Se défendre. Une philosophie de la violence* (Paris, Zones, 2017), à l'insurrection du ghetto de Varsovie.

4. Jean-François Steiner, *Treblinka*. Préf. de Simone de Beauvoir, Paris, Fayard, 1966.

5. L'expérience de Virginie Despentes, qu'elle relate dans *King Kong Théorie* (Paris, Grasset, 2006), est notamment mise à contribution dans cet aparté.